N° 942. VENDREDI 26 FÉVRIER 1864. 8me année

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.
ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 » francs par an. » » 14 » » six mois. » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et Cie, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER et Cie, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

25 février 1864.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'*Agence Havas* nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Copenhague, 23 février, soir.

Officiel. — Douze navires de guerre autrichiens ont été envoyés dans la Méditerranée et la Manche contre les croiseurs danois.

Les secrétaires des légations danoises à Berlin et à Vienne sont rappelés.

Le secrétaire de la légation autrichienne à Copenhague est parti.

Les autorités de Hambourg ont saisi de l'argent dans le bureau de poste danois de cette ville.

Hambourg, 23 février.

Les nouvelles de Copenhague du 19, portent que le gouvernement a présenté au Folkting un projet pour l'appel des conscrits de l'année prochaine. Un autre projet concerne une nouvelle levée partielle de marins.

Une communication du ministre de la guerre, en date du 21, donne les nouvelles suivantes :

La position de l'ennemi, au nord de Kolding et à l'ouest de Skodsburg ne paraît pas avoir changé.

D'après le rapport du commandant le *Rolf Krake*, cette batterie cuirassée a eu, dans le combat du 18, un lieutenant et trois hommes blessés. La batterie a, sur sa cuirasse, près de cent marques de boulets. Les parapets de babord ont été percés en six endroits ; cependant le navire est encore en état de combattre ; la tour, les canons et la machine sont intacts.

Londres, 23 fév., 5 h. 30, soir.

Chambre des Communes.

M. Johnston annonce qu'il est dans l'intention de proposer une motion portant que dans l'opinion de la Chambre, la conduite du gouvernement dans les négociations récentes au sujet de la Pologne n'a servi qu'à diminuer l'influence de l'Angleterre.

M. Walsh annonce de son côté, qu'il proposera une résolution dont voici le sens. « Les grands changements survenus dans la guerre navale et l'état critique des relations étrangères de la Grande-Bretagne rendent nécessaires les plus vigoureux et les plus énergiques efforts de la nation pour le maintien de la suprématie maritime de l'Angleterre. »

Londres, 23 fév., 7 h. soir.

M. Layard, répondant à M. Clifton, dit : Il est vrai que l'Angleterre, sur la demande des gouvernements français et autrichien, a laissé ces gouvernements passer une certaine quantité de tabac à travers le blocus, le gouvernement américain y consentant. Ce tabac, propriété de la France et de l'Autriche, était à Richmond lorsque la guerre civile à éclaté. L'Angleterre n'a pas fait de demande semblable pour du coton, qui, eût été si utile à ses malheureux ouvriers du Lancashire, parce que le coton est une propriété privée.

Londres, 24 février.

Le *Times* dit que l'Angleterre a invité la confédération germanique et les puissances signataires du traité de 1852, à une conférence qui se tiendrait à Londres et qui aurait pour objet de résoudre la question danoise. L'Autriche et la Prusse, ajoute le *Times* auraient accepté cette proposition. L'armée austro-prussienne ne s'avancera pas davantage dans le Jutland.

Brême, 24 février.

C'est M. Jeffeken, ministre d'Oldenbourg, Brême et Hambourg à Berlin, qui a signé, le 15 février, les conventions relatives au port de Fahde.

Francfort, 24 février.

L'*Europe* donne la substance des réponses faites par l'Angleterre, la Suède et la Russie aux notes par lesquelles le Danemark a demandé l'assistance armée de ces trois puissances, ainsi que celle de la France.

Il aurait été déclaré au Danemark qu'il n'y a pas encore lieu d'examiner si les conventions qu'il invoque sont obligatoires pour les puissances qui les ont signées, attendu que l'Autriche et la Prusse ne cessent de protester de leur respect pour l'intégrité de la monarchie danoise. Les deux grands Etats allemands affirment que la guerre actuelle dans le Sleswig et l'occupation de ce dernier duché constituent simplement une rigoureuse mais temporaire mesure coërcitive pour amener le Danemark à remplir ses engagements.

New-York, 13 février.

L'expédition fédérale partie de Charleston, a pris la ville de Jacksonville en Floride. Elle devait se rendre à Tellahassee. Les confédérés renforcent Savannah où ils s'attendent à une attaque. Le feu continue contre Charleston. Les journaux de Charleston reconnaissent que les dégâts sont considérables.

New-York, 13 février.
(par l'*América*)

Une forte expédition fédérale, qui avait quitté Port-Royal, le 5, est débarquée à Jacksonville, en Floride.

La canonnière anglaise *Petrel*, s'est présentée devant Charleston, en demandant à communiquer avec le consul anglais. L'amiral fédéral Dahlgreen, lui a répondu par un refus.

Le Congrès a adopté la loi de conscription pour les esclaves sujets au service militaire. Les propriétaires fidèles à l'Union seront indemnisés.

Messine, 23 février.

D'après les derniers avis d'Athènes, on s'attend dans cette capitale à la retraite du ministre Bulgaris par suite des derniers troubles.

Madrid, 23 février.

Le ministre de l'intérieur a présenté, hier, à la Chambre des députés un projet de loi électorale. Les journaux ne croient pas que ce projet convienne à tous les partis.

Danemark.

Nous résumons comme il suit les plus récentes nouvelles du Danemark :

La position prise par les Austro-Prussiens à Kolding est fort utile pour seconder ou suppléer leurs tentatives contre Alsen. Aussi tient-on le bruit de la retraite des alliés pour inexact. Il n'aura du moins rien de vraisemblable jusqu'à ce que les opérations dirigées contre Alsen soient terminées.

Voilà pour ce qui se passe au nord du théâtre de la guerre.

Devant l'île d'Alsen l'attaque continue. Un nouvel assaut a été donné par les Prussiens sur toute la ligne des forteresses de Düppel ; les Danois ont été repoussés au-delà du village de Düppel, qui est resté au pouvoir des Prussiens.

Mais les régiments danois, soutenus par les batteries, ont recommencé la lutte, et vers midi ils avaient repris les positions qui leurs avaient été enlevées dans la matinée.

—

La *Gazette autrichienne* annonce que le gouvernement anglais a proposé à Vienne et à Berlin une conférence diplomatique pour la solution du conflit dano-allemand. L'Autriche et la Prusse auraient donné leur assentiment à cette proposition.

—

Le *Moniteur prussien* explique l'entrée des troupes alliées dans le Jutland :

« A l'avant-garde de la division de la garde prussienne, on remarqua que les avant-postes danois se retiraient de Wonfild. Le lieutenant-général de Mülbe donna l'ordre à la cavalerie de s'avancer sur Kolding pour voir si les Danois avaient évacué cette ville et ensuite de faire des reconnaissances à l'est et à l'ouest dans le Schleswig pour avoir des renseignements sur l'ennemi. Une patrouille des hussards de la garde avait suivi vers Kolding les Danois qui quittaient Wonfild ; elle avait détruit les barricades, traversé la ville de Kolding et rencontré sur les hauteurs de Pétersbourg une trentaine de dragons avec de l'infanterie ennemie. La patrouille attendit là l'arrivée du 1er et 3e escadron des hussards de la garde, commandés par le major de Somnitz, qui attaqua immédiatement (vers deux heures) les Danois, les dépassa jusqu'à Frédéricia et les poursuivit en combattant jusqu'à Norre-Bjert. L'infanterie danoise reçut, là, la troupe poursuivie et son feu qui partait d'une bonne position empêcha le major de Somnitz d'avancer davantage. Les Danois perdirent 5 morts et nous leur avons pris 5 hommes et 5 chevaux. Nous avons perdu 2 chevaux ; 5 de nos hussards et un cheval ont été blessés. L'avant-garde est entrée, le 3, à Kolding et a placé des avant-postes depuis la route de Veile jusqu'au-delà de celle de Frédéricia. Par suite de ce rapport, le lieutenant-général de Mülbe a reçu l'ordre de laisser l'avant-garde à Kolding, mais de ne pas s'avancer au-delà. »

On lit dans la *France* :

La mésintelligence augmente entre les Autrichiens et les Prussiens. Sourde dans la forme, elle est patente dans le fond. Les officiers des deux armées semblent s'appliquer à agir d'une façon absolument contradictoire.

Les Autrichiens se mêlent peu des affaires proprement dites des Duchés ; ils déclarent à qui veut les entendre qu'ils n'y sont venus que pour faire la guerre ; ils sont polis et même empressés avec les habitants ; ils accueillent les correspondants des journaux et leur offrent des facilités de toute nature ; ils traitent avec douceur les prisonniers danois et affectent une humanité qu'on ne saurait trop louer. Les Prussiens agissent exactement dans un sens contraire. Le dédain qu'ils affectent dans leurs relations ordinaires pour tout ce qui ne porte pas l'uniforme est encore exagéré par eux et poussé à l'extrême. — Renaud.

Pologne.

L'*Invalide russe* du 19 février publie une correspondance de Varsovie qui commence par les passages suivants :

« Les rebelles se préparent encore une fois à tenter la fortune des armes. Une de mes connaissances qui est arrivée hier, de la frontière autrichienne, m'a affirmé positivement que de nouvelles bandes s'organisent en Gallicie. Je ne prends pas sur moi de décider si cette dernière nouvelle est exacte, mais ce que je sais indubitablement, c'est que les meneurs de la rébellion déploient une grande activité et n'épargnant pas la terre polonaise, appellent de tous les côtés des aventuriers pour la ravager encore plus. Advienne que pourra, mais en attendant, il nous faut de l'énergie pour garantir les citoyens paisibles. Il faut prévenir l'incendie là où il peut éclater ; les agitateurs le fomentent surtout dans le gouvernement de Lublin. J'apprends que près d'Olkusz, dans le gouvernement de Radom, on a découvert un dépot de 200 armes de précision et même plus. Chiffre respectable ! En général, dans les provinces nos troupes sont continuellement en mouvement et sur le qui vive ! Si avec le commencement du printemps, on doit s'attendre à l'apparition de nouvelles bandes, d'un autre côté Varsovie aura probablement une existence plus paisible. L'activité de notre police a fait des ravages dans le nid des révolutionnaires, et ils sont transportés d'ici en province.

—

On lit dans la *Gazette de Breslau* :

La nouvelle que les insurgés auraient fait sauter un train de marchandises, près de Wloclawek, se réduit à la chûte de 14 chariots vides, occasionnée par la disparition d'un paraquet.

Le bruit court que 60,000 hommes de troupes prussiennes vont être réunis sur la frontière du royaume de Pologne.

Mexique.

L'enthousiasme qui accueillit l'armée française à Mexico vient d'être égalé sinon surpassé, à Guadalajara. Plus de 70,000 personnes de la ville et des environs encombraient, mercredi matin, la belle avenue de San-Pedro, par où est arrivé le général Bazaine, qui a été reçu par une commission de notables. Rien ne saurait rendre la joie de la seconde ville de l'empire à la vue de ses libérateurs. Depuis San-Pedro jusqu'à la cathédrale et à

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 26 FÉVRIER 1864.

— N° 7. —

BLENDA

CHAPITRE VI.

(Suite).

— Avec le plus grand plaisir ! » répondit Blenda en riant.

Mais en ce moment on entendit l'escalier gémir sous des pas fermes, et une voix grave, dans laquelle Blenda reconnut aussitôt celle du capitaine, prononça les paroles suivantes :

« Ce cicérone ne convient pas. La petite demoiselle en aura un en ma personne. Les jeunes dames ne choisissent pas de si jeunes gentilhommes. »

Et à ces mots le capitaine s'assit tout tranquillement à côté de Blenda à la place que le lieutenant était sur le point de prendre.

« Voilà, dit celui-ci en cachant son dépit sous un sourire ironique, une attention que n'ont pas, je crois, tous les capitaines.

— Tant pis ! répondit le marin.

— Et pourquoi donc tant pis ?

— Parce qu'il faut que tout capitaine soit également à son bord le chef de la police. C'est à lui de veiller à ce qu'il ne se passe rien d'inconvenant sur son territoire, et, avant tout, de prendre sous la protection de ses ailes les demoiselles seules qui font la traversée à son bord.

— Que dit mademoiselle de ces sentiments philanthropiques ? demanda le lieutenant.

— Il me semble que ce sont les sentiments d'un bon père, répondit Blenda, en lançant au capitaine un regard cordial, et je suis toute prête à me montrer fille obéissante.

— Voilà une résolution qui fait honneur à une jeune dame, — aussi je promets que ma protection sera sûre. »

L'arrivée de plusieurs passagers réclama en ce moment l'attention du capitaine ; mais, en dépit des efforts du lieutenant pour la retenir, Blenda descendit pour voir si sa mère était éveillée.

—

Sans avoir le moins du monde l'intention de nous attacher au voyage, nous ne pouvons, cependant, nous dispenser d'en mentionner quelques circonstances.

Une fois le Wener franchi — la traversée de ce lac était la partie la plus pénible du voyage — Mme Emérence redevint elle-même, et, après avoir visité en détail le bateau à vapeur depuis le haut jusqu'en bas, elle se mit à faire connaissance avec tous les passagers avec une habileté admirable.

Elle voulait absolument voir le prince russe et les lords anglais ; mais elle avait beau questionner, personne n'avait appris qu'il y eût à bord de pareilles notabilités. Cela ne la rebutait pas, cependant, parce qu'elle était fermement convaincue que tous ceux qui lui faisaient cette réponse évasive lui déguisaient la vérité dans leur intérêt personnel.

« Je parierais Blackros — si elle m'appartenait encore — dit-elle le soir à sa fille, que Son Altesse est ici ! Il y a en moi quelque chose qui me le dit ; quant aux lords, je les ai non-seulement vus, mais encore entendus toute l'après-midi... et entre nous, ma chère Blenda, j'ai déjà vu le prince aussi.

— Est-il possible ?

— Chut !... A peine étais-tu montée sur le pont, que je fus éveillée.

— Par un bruit ?

— Oui, par le bruit qu'on fit en ouvrant la porte.

« Pardon, madame, je me trompe ! » me dit un homme au teint olivâtre et d'un extérieur sombre, mais pourtant distingué. Je le compris très-bien, quoiqu'il parlât à moitié russe.

— Que ce soit ou non le prince russe, dit Blenda, c'est indifférent.

— Indifférent ? — Tu ne comprends donc jamais rien ! Attendons jusqu'à demain. »

Malheureusement, le lendemain vit disparaître tous les voiles mystérieux.

Le capitaine comprit enfin de quelles personnes il était question et donna les éclaircissements désirés : le prince russe se changea en un vieil officier finlandais qui revenait des bains de Gustavsberg, et les fiers gentlemen anglais, on le sait déjà, en un mécanicien et un directeur de brasserie.

Le coup frappa droit au cœur de notre dame romanesque.

C'était, il faut en convenir, une contrariété par trop forte pour le début. On avait perdu le comte à Wenersborg, les Anglais n'étaient pas des lords, et il ne restait pas même la nationalité du prince russe.

Donc la perte de quatre perspectives presque entièrement certaines. Car, si le comte était resté plus longtemps dans la société de Blenda, ou si les autres avaient été réellement ce que croyait Emérence, il eût été impossible de douter le moins du monde qu'il n'en résultât quelque chose.

La sensation produite par Blenda était surprenante ; il fallait bien le reconnaître aux attentions empressées des jeunes passagers.

Sous ce dernier rapport, Mme Emérence avait raison.

Il y avait à bord quatre soi-disant lions, à la tête desquels figurait le lieutenant, qui se donnait déjà le titre d'ancienne connaissance. Venait ensuite un jeune baron, qui se prétendait lié avec une telle masse de familles de la capitale qu'il pourrait procurer à *hennes nad* et à la demoiselle — si elles l'honoraient de leur confiance — plusieurs protections utiles, touchant la broderie et les autres ouvrages de mains. Puis un officieux secrétaire royal, grand admirateur du nouveau cirque, qui sollicitait la permission d'offrir à la demoiselle et à son honorable mère des billets pour la première représentation qui suivrait leur arrivée commune à Stockholm ; et enfin le quatrième était une fine fleur de commis marchand, qui paraissait plus profondément épris que tous les autres, car il implorait la faveur de conduire ces dames en voiture aux châteaux de plaisance royaux.

Ravie à en perdre la tête de tant de triomphes, de tant d'offres courtoises et désintéressées, qui non-seulement pouvaient leur être utiles, mais encore leur promettaient du plaisir, Mme Emérence discutait en elle-même sur le choix entre les quatre cavaliers, et si la proposition du commis eût émané du baron, elle aurait eu vraisemblablement la préférence sur les autres. Quoi qu'il en soit, Mme Emérence se fit le serment solennel de ne prendre aucune espèce de résolution, et de ne donner à aucun d'eux le moindre encouragement ; car, si Blenda avait déjà fait, pendant le voyage, quatre ou plutôt cinq conquêtes, que ne serait-ce pas une fois qu'elle serait dans la capitale !

« Il nous faut absolument, se dit-elle de nouveau, conserver notre liberté entière, afin d'être prêtes à profiter des éventualités favorables. » Le mot éventualités lui arracha cependant un profond soupir ; car, elle ne pouvait le nier, la fortune était trompeuse : le prince russe et les lords anglais ne sortaient pas de sa faible tête.

Cependant c'était pour le brave capitaine — de son propre aveu — un travail herculéen que de surveiller la jolie demoiselle recommandée à sa protection. Il était clair que Blenda, en dépit de l'assurance qu'elle avait volontairement donnée de se conduire en fille obéissante, n'était que trop disposée à prêter l'oreille à l'éloquence des jeunes cicérones.

Elle ne pouvait pas non plus comprendre qu'il y eût le moindre mal à cela, et son ignorance, fort innocente d'ailleurs, des usages du monde, aurait provoqué sans doute les observations les plus mordantes des autres dames sur la liberté de sa conduite, si le capitaine — qui s'était réellement pris d'une bienveillance paternelle pour cette jeune personne — dont la mère, qu'il traitait intérieurement de

(*) Reproduction interdite.